# Translating the Untranslatable: a Reality, a Myth ?

## [Traduire l'intraduisible : une réalité, un mythe?]

Nerimane Kamberi – Krenare Luma

DOI: 10.18355/XL.2025.18.01.07

**Abstract**
La Place de l'étoile, translated from French into Albanian Vendi i Yllit (Modiano, 2016 ) is the first novel by French nobelist Patrick Modiano, in which he lays the foundations of his work, whose center is Paris and the theme of virtually all his work, identity, memory, Judaism. Focusing on the translation of this novel, this paper will take a closer look at literary translation, and more specifically at untranslatability, which according to some theorists is a myth, since everything is translatable, and for others, a reality, since in certain cases of translations of literary works, poetry or prose, the translator will find it impossible to render the text as it is, from one language to another. We're going to analyze the translator's choice of title, look at the difficulties he might have encountered, and try to understand the strategy he used to overcome this difficulty and propose variants. Along with Modiano, other authors as Ismail Kadare and examples of translation will be examined in this contribution.
**Key words:** title, untranslatability, culture, reference

**Résumé**
*La Place de l'étoile*, traduit du français en albanais *Vendi i Yllit* (Modiano, 2016) est le premier roman du nobéliste français Patrick Modiano, où il pose les fondations de son œuvre dont le centre est Paris et la thématique de quasiment toute son œuvre, l'identité, la mémoire, le judaïsme. En nous approfondissant sur la traduction de ce roman, nous allons dans cette communication nous attarder sur la traduction littéraire et plus précisément sur l'intraduisiblité, qui selon certains théoriciens est un mythe, puisque tout est traduisible, et pour d'autres, une réalité, puisque dans certains cas de traductions d'œuvres littéraires, poésie ou prose, le traducteur va se retrouver e situation d'impossibilté de rendre tel quel le texte, d'une langue à l'autre. Nous allons analyser le choix du titre par le traducteur, s'arrêter aux difficultés qu'il aurait pu rencontrer, et essayer de comprendre la stratégie qu'il a utilisée pour dépasser cette difficulté et proposer des variantes. D'autres auteurs comme Ismail Kadaré, et d'autres exemples de traductions seront étudiés dans cette contribution.
**Mots-clefs :** titre, intraduisibilité, culture, référence

### Introduction

Si la traduction d'une œuvre littéraire a pour but de la faire passer d'une langue à une autre, pour le lecteur qui ne comprend pas l'œuvre dans la langue dans laquelle l'auteur l'a écrite, cette définition, simple, réduit considérablement tout le travail de création, de réécriture que le traducteur doit faire, en préservant l'originalité, le style et l'esprit de l'auteur, le style et l'esprit de l'œuvre et sans chercher à remplacer l'écrivain, en déformant ses idées, en censurant ou en ajoutant des fragments de l'œuvre. Cela ne montre pas non plus la difficulté qu'il rencontre dans toute cette « aventure » qu'est la traduction. Comme nous l'avons dit, la traduction littéraire est un acte créatif. La traduction est difficile parce que : « non seulement les champs sémantiques ne correspondent pas, mais les syntaxes ne sont pas équivalentes, les structures de phrases ne portent pas le même héritage culturel ; (…) » (Ricoeur, 2004 :13). On peut penser que l'auteur de l'œuvre décide de mettre le titre de l'œuvre au début ou à la fin

de son travail d'écriture, le traducteur met le titre après avoir traduit l'ensemble de l'œuvre, après avoir pris connaissance du contenu de l'œuvre qu'il traduit. A moins que le titre de l'œuvre ne soit un nom propre (*Anna Karénine* de Tolstoï…), une date (*1984* de George Orwell), mais pas toujours, il peut décider de mettre un autre titre qui ne ressemble pas à celui de l'œuvre originale, qui peut avoir plus de références dans la langue et dans le lieu où l'œuvre est traduite et sera lue où cela parle davantage au lecteur dans la fonction aphasique du titre. Le traducteur du titre peut même décider de laisser le titre dans l'original (ce que Ballard appelle *le degré zéro de la traduction du signifiant*) et auquel nous ferons référence dans l'étude de cas, ou de le traduire, mais il se trouvera néanmoins devant un dilemme qui est de donner la priorité aux fonctions du titre (informatif-séduisant-contact) ou à la fidélité, et selon Christiane Nord (Nord, 1991 : 153), si le traducteur se trouve devant ce conflit, il doit sacrifier la fidélité à la fonction.

Sachant que la traduction traite des trois composantes de la communication : le message, l'objet et le récepteur et que la traduction du titre a plusieurs fonctions, le traducteur devra très bien évaluer la situation de l'œuvre et du lecteur et de sa culture, souvent avec l'avis ou avec la décision finale de l'éditeur, pour choisir de traduire ou pas le titre. Bien entendu, les questions culturelles peuvent poser plus de problèmes au traducteur que les questions linguistiques car le traducteur doit être capable de transmettre le message du titre de l'œuvre à un destinataire d'une autre culture avec toute la spécificité qu'elle possède. Nous citons ici Marie-Françoise Cachin,

"La traduction des titres ne pouvait se limiter à des problèmes linguistiques ou stylistiques, car elle s'inscrivait dans le contexte d'un transfert culturel" (Cachin, 2006).

**Les fonctions du titre**

En attendant de s'intéresser plus en profondeur au contenu de l'œuvre, il faut noter que le titre attire aussi l'attention, puisqu'il marque l'œuvre dans la mémoire individuelle mais aussi dans la mémoire collective (*Orgueil et Préjugés*…), il fixe le personnage dans la galerie des portraits littéraires de la littérature mondiale (*Dr. Jivago*, *Madame Bovary*, ...) et fait aussi vendre l'ouvrage (l'aspect commercial ou la fonction séductrice du titre qu'il ne faut pas ignorer). Le titre donne une identité à l'œuvre. Les titres sont des « noms dans un but précis » (Fisher, 1984 : 288).

Dans la traductologie, on distinguera la titrologie, qui traite des recherches sur les fonctions d'investigation des titres ou à travers les titres. Et dans les études de traductologie, les pionniers de cette discipline sont Grivel, Duchet et Hoek. Christiane Nord, traductrice allemande, reconnaît entre autres au titre les fonctions essentielles suivantes : la fonction de dénomination (le titre est la dénomination d'un produit culturel), la fonction phatique, qui a à voir avec le contact qu'établit le titre avec le lecteur potentiel et auprès du grand public, ainsi que la fonction informative qui, pour elle, coïncide en partie avec la fonction métatextuelle. Gérard Genette (Genette, 1987). lui voit également trois fonctions principales : définir ou identifier le livre, définir le contenu et séduire le public. Mais la fonction qui nous intéresse ici est celle que Grivel (1973) et Hoek (1981) appellent la fonction appellative, c'est-à-dire la fonction qu'a le titre de donner un nom à l'œuvre compte tenu du produit culturel auquel il fait référence et bien que : « il est dit et déjà admis que la traduction n'est pas seulement le passage d'une langue à une autre, mais aussi le passage d'une culture à une autre, d'une encyclopédie à une autre", nous soulignerons l'élément culturel dans la traduction de *La Place de l'Étoile* en albanais, mais nous pouvons aussi mentionner l'œuvre *le Square* (Duras, 2024) de Marguerite Duras, un square est un lieu typique des villes françaises, et principalement de Paris, et que nous ne retrouvons pas comme lieux communs dans l'architecture des villes albano-kosovares. Le Larousse en ligne

le définit comme un « Petit jardin public, généralement clôturé. (À Paris, création du milieu du xix$^{e}$ s.) » Pour rester dans la littérature française et aussi chez l'auteur Patrick Modiano, un autre cas d'intraduisibilité est à souligner. *Chien de Printemps* [Modiano, 1993] est une expression utilisée pour « fichu printemps », et pour rester dans la même thématique, est proche de l'expression « il fait un temps de chien » ce qui pourra se référer au climat parisien, et que l'expression pourrait être impossible à rendre dans d'autres langues parlées dans les pays où il pleut peu et où ses expressions n'ont pas d'équivalent, qui n'ont pas cette conception du climat, et même aussi en albanais ou le traducteur a choisi de traduire le titre *Qeni i Pranverës* [Modiano, 2015] , qui est une traduction mot à mot du titre français, qui ne se réfère pas à l'expression ni au contexte de climat parisien, mais qui guidé par le contenu du roman, par la présence d'un chien, et par l'épigraphe, un poème de Paul Eluard en deuxième de couverture :

Sonnettes, bras ballants, on ne vient pas jusqu'ici
Sonnettes, portes ouvertes, rage de disparaître.
Tous les chiens s'ennuient
Quand le maître est parti

**L'élément culturel**

Le corpus de nombreuses études a montré que la traduction des titres d'œuvres (qu'elles soient littéraires, cinématographiques ou théâtrales) peut être complètement différente de l'original (langue source), parfois le titre dans la langue cible n'a rien à voir avec l'original, c'est-à-dire qu'il s'en est éloigné, ou bien souvent il n'a pas été changé. La fonction du titre dans l'original et sa fonction dans l'œuvre traduite peuvent également avoir changées.
Bassnett et Lefevere, avec le terme *Cultural Turn*, mettent en évidence l'approche culturelle de la traduction, l'importance de la culture dans la traduction. Nous approfondirons ici l'aspect culturel de la traduction, en nous concentrant sur l'œuvre de Modiano prise pour étude, *La Place de l'Étoile*. En albanais, le titre a été traduit par *Vendi i Yllit*. En français, pour les Français et pour les connaisseurs de la culture française, la référence est évidente, à première lecture le titre parle de cette place de Paris, près de l'Arc de Triomphe, qui porte désormais le nom de Place Charles de Gaulle. Si l'on fait des recherches sur les sites touristiques, dans les guides en ligne, cette place en albanais s'appelle *Sheshi i Yllit*. Étant donné que le titre original ne contient aucun problème linguistique ou sémantique, mais traite principalement d'un élément culturel, il est nécessaire d'analyser le travail du traducteur jusqu'aux sélections du titre "*Vendi i Yllit"* qui renvoie plus à l'emplacement où on l'on met l'étoile que le lieu (la place) de l'étoile ». A première vue, on a une traduction littérale : Vendi= le lieu, la place, = i yllit = l'étoile. Mais puisque le mot "*Vend"* « le lieu » a été choisi, nous pouvons dire que le traducteur a privilégié le titre qui renvoie à l'épigraphe, dont nous parlerons plus bas, puisque la langue albanaise possède le mot « shesh » pour désigner l' « Espace public découvert, entouré de constructions, dans une agglomération » (Larousse en ligne) Mais la bonne connaissance du traducteur non seulement de la langue française mais aussi de la culture ne l'a pas amené à confondre le mot *shesh*/place (endroit ) avec le mot *vendi*/ place (emplacement) . Il le confirme avec la note en bas de page qu'il utilise pour expliquer le mot.
Nous avons dit plus haut que le traducteur travaille sur le titre après avoir traduit l'œuvre, lorsque le contenu de l'œuvre lui est connu ; il réfléchira ensuite à la fonction du titre et il devra trouver les mécanismes pour transférer toute la couleuret la dimension culturelle du titre au lecteur. Modiano commence l'ouvrage par une épigraphe, qu'il appelle "Histoire juive « . Il a choisi cette épigraphe comme introduction à l'ouvrage, et le lecteur qui appartient à la même culture que l'auteur

comprend le jeu de mots, l'ambiguïté du mot « La Place de l'étoile », qui fait référence à cet endroit, ce lieu de Paris appelé aujourd'hui Place Charles-de-Gaule, mais aussi à l'emplacement d'un objet qui est l'étoile. La Place de l'étoile et l'emplacement de l'étoile sont ici des références culturelles, et géo-historiques. Nous avons expliqué la première (la célèbre place de Paris). L'étoile est l'insigne jaune en forme d'étoile que les Juifs devaient porter sur le côté gauche de leur poitrine pendant la Seconde Guerre mondiale. Le port obligatoire de l'étoile jaune par les Juifs est un fait historique connu des générations de la guerre en Europe, mais aussi de celles qui ont suivi, car elle fait partie aussi de l'éducation scolaire. Pour le lecteur albanais, ce fait est moins connu en raison des circonstances de l'époque liées au nazisme où il y avait peu de Juifs dans le monde albanophone et donc le port de l'étoile est un fait inconnu pour lsa majorit de la population car ni vu ni vécu. Cependant, l'éducation ne met pas l'accent sur cet élément. Mais pour le lecteur albanais, l'étoile fait aussi référence à une période historique, non pas celle du nazisme mais celle du communisme. L'étoile ne fait ainsi pas référence à la même période ni la même idéologie, à la culture de l'original (Française) et à la culture-cible de la traduction (Albanie-Kosovo). Le choix du mot « étoile » peut alors créer une confusion pour le lecteur albanais, qui peut penser que l'ouvrage est centré sur le communisme.

On peut élargir cette analyse en avançant l'opinion que dans la traduction de l'ouvrage en anglais et en néerlandais, il a été décidé de conserver le titre original, de ne pas le traduire du tout, pour demeurer *La Place de l'Étoile*. Pour les Anglais, en raison des liens anglo-français forts et de longue date et de leur familiarité culturelle mutuelle, ce titre pour le lecteur britannique fait référence à Paris. Pour les Néerlandais, le nazisme est un passé amer, bien connu (voir entre autres *le Journal d'Anne Frank*) et une traduction du mot Étoile-Ster aurait certainement suggéré l'Étoile des Juifs. Nous avons à faire dans ces cas développés ici à la connotation culturelle, avec des mots qui ont une valeur culturelle et extra-linguistique.

Si l'on se réfère à Peter Newmark lorsqu'il dit que le titre traduit "doit généralement avoir un certain lien avec l'original, au moins pour l'identification" (Newmark : 56), le traducteur a alors conservé ce lien, orienté la traduction du titre vers le contenu de l'œuvre, en lui donnant l'identité à partir du contexte et en choisissant la fidélité en ne cherchant pas de faire de l'adaptation, de montrer de la créativité au sens de Roman Jakobson (Jakobson, 1959) lorsqu'il parle de *Creative Transposition*, de l'interprétation ou du changement.

**L'intraduisibilité et la traduction**

**Original en français**

*Au mois de juin 1942, un officier allemand s'avance vers un jeune homme et lui dit: "Pardon, monsieur, où se trouve la place de l'Étoile ?" Le jeune homme désigne le côté gauche de sa poitrine.*

**Traduction en albanais**

Në qershorin e vitit 1942, një oficer gjerman i drejtohet një djaloshi dhe i thotë: « Me falni zotëri, ku gjendet vendi i Yllit? Djaloshi i tregon anën e majtë të kraharorit të tij."

**Analyse**

Nous avons là l'exemple évident d'une difficulté, voire d'une impossibilité, de traduire le jeu de mots. Dans ce cas, nous avons affaire à une ambiguïté. Umberto Eco traite de l'ambiguïté (Ecco, 2006) dans son œuvre où il analyse les différents problèmes liés à cette ambiguïté, comme lorsque le traducteur se rend compte qu'il y a une ambiguïté dans le texte en général et dans le titre en particulier. Le traducteur sait que le texte, la phrase ou le mot a plusieurs sens et il doit trouver une solution. L'épigraphe présentée ci-dessus (et tirée de l'introduction du livre) montre que l'auteur a volontairement créé une ambiguïté, qui est l'une des particularités de la langue, que le traducteur n'a pas réussi à sauvegarder et à transférer en albanais. (Langue cible)
A la traduction de l'épigraphe, pour expliquer son impossibilité de conserver le jeu de mots construit avec l'ambiguïté, le traducteur met une note en bas de page : Place de l'Etoile : La place, quant à elle, signifie aussi l'endroit, le lieu, comme on appelle l'une des plus célèbres de Paris. "La Place de l'Étoile." (Note du traducteur M. Stavileci)
« Il y a des pertes que l'on pourrait qualifier d'absolues. Il y a des cas où il n'est pas possible de traduire, et si, disons, nous rencontrons ces cas lors de la traduction d'un roman, le traducteur profite de la dernière opportunité, donc il met une note en bas de page - et la note en bas de page scelle une fois pour toute sa perte. » *(*Ecco, 2006 : 100).
L'intraduisibilité du jeu de mots devient double car, outre le fait que la langue d'origine et la langue cible ont leurs particularités propres, nous traitons ici d'une question historique plutôt que culturelle, celle de l'utilisation de l'étoile. Vlakhov et Florin (Vlahkov&Florin, 1980) utilisent le terme *realia* pour désigner des éléments culturels et plus largement pour désigner des objets, traditions, coutumes et autres aspects culturels spécifiques et appartenant à un pays et qui n'ont pas ou pour lesquels il est difficile de trouver d'équivalence. L'étoile est un exemple typique de l'élément historique et culturel.

**Autres exemples d'intraduisibilité absolue**

Nous nous sommes attardés sur l'œuvre *la Place de l'Étoile*, qui est aussi notre point de départ d'analyse de cas d'intraduisibilité. Mais d'autres cas ont aussi attiré notre attention lors de nos recherches, des cas principalement liés à la question culturelle. Comme pour l'éphigraphe du roman *La Place de l'étoile* où nous avons un cas d' intraduisibilité absolue, un mot dans le roman *La tache* de l'écrivain américain Philip Roth, dans la traduction de l'œuvre de l'anglais en français aura demandé une note en bas de page de la part du traducteur puisque celui-ce se sera confronté à l'impossibilité de trouver un mot en français qui comme en anglais aura un double sens. Le roman parle, à travers l'histoire d'un professeur de littérature qui cache ses origines noires, d'une période de l'histoire des Etats-Unis où le racisme est toujours ambiant. Tout le roman et le destin de ce professeur se joue autour de ce mot *« spook »* qu'il a utilisé au cours, sans aucune intention raciste. Le mot aurait aussi une signification péjorative. Le traducteur a utilisé le mot « zombies ». « Est-ce que quelqu'un connait ces gens ? Ils existent vraiment, ou bien ce sont des zombies ? » (Roth, 2000 : 18). De toute évidence, l'effet boule-de-neige de ce mot qui déclenche la disgrace du professeur est raté en français, et la note en bas-de-page ne le sauve pas. Cette note du traducteur est la suivante : « L'équivoque n'est pas parfaitement traduisble, le mot *« spook»* signifinat « spectre » mais aussi en argot d'il y a une cinquantaine d'années, l'équivalent de « bougnoule » ou « bamboula ». (N.d.T.) (Roth, 2000 : 18). Il faut noter ici que ce n'est pas seulement le double sens sémantique qui est perdu mais c'est aussi la question du racisme qui est le thème principal du roman.

Le culturel est une dimension que le traducteur littéraire doit prendre en compte lors de son travail. Et cette dimension peut poser des problèmes lorsqu'il s'agit de trouver l'équivalence dans la langue-cible. Un récit autobiographique en cours de traduction en albanais porte le titre de *Une souris verte…* (Dénès, 2017). C'est la première phrase d'une comptine que les enfants de toute une génération ont apprise à l'école en France et dans d'autres pays francophones ; les comptines font partie intégrante du patrimoine culturel de l'enfance, d'une culture précise, celle de la langue A, en l'occurrence le français, mais pas de celle de la langue B. Ces chansons pour enfants appartiennent exclusivement à une culture donnée, mais tout devant être traduit, il s'agirait de trouver une équivalence possible dans l'autre culture. Comme le souligne Y.Gambier , « Il n'en demeure pas moins que le récepteur étranger à la communauté linguistique et culturelle des émetteurs peut buter sur elles en ne sachant pas identifier ce à quoi elles renvoient, n'ayant pas la clé de leur sens, ou fréquemment ignorer même leur existence, ne pas les reconnaître. » (Gambier, 2008). Le titre du récit renvoie à la comptine qui va sauver la narratrice de l'enfer de la violence conjuguale. « Je crois que ce qui m'a sauvé du mécanisme de destruction et d'humiliation que j'ai subi c'est cette comptine : »Une poule sur un mur. » J'ignore pourquoi et comment elle m'est venue à l'esprit, mais elle a fait bouclier aux mots et aux maux. Je n'entendais plus mon bourreau, je n'avais plus de sensation, j'étais hors de mon corps. » (Dénès, 2017 : 182). Dans la traduction albanaise, il faudra garder cette comptine, avec une note en bas de page parce que c'est celle-là qui est importante ici, qui a sauvé la victime, dans son contexte culturel et personnel, et pas une autre comptine, équivalente, qui serait inappropriée dans cette situation-là.

**Quelques cas d'intraduisibilité partielle ou absolue de l'albanais en français -le cas Kadaré**

La langue albanaise utilise de nombreuses expressions dites expressions votives pour souhaiter la santé, la convalescence, la naissance d'un enfant, et même l'achat et le port d'un nouveau vêtement, expressions souvent liées à la santé comme l'expression *e bajsh me shëndet*/ que tu puisses le porter en ayant la santé, ce qui ne peut être rendu en français non seulement à cause de l'inexistence en conjugaison française des modes désiratif et optatif mais aussi de l'inutilisation de certaines expressions ou formules votives dans la culture moderne française**.** Ces formules votives positives françaises et albanaises dénotent des valeurs positives, du point de vue sémantique . Le vœu qui est un acte de language est considéré comme : « un acte rituel, relevant de la politesse linguistique, et notamment de la politesse positive : c'est un acte positif, un 'FFA' (Face Flattering Act) que le locuteur utilise pour valoriser la face positive de son allocutoire » (Katsiki 2000 : 93-94).
Le premier roman de Kadaré qui sera traduit en français et publié à Paris est *Le général de l'armée morte* [Kadaré, 1970]. Jusuf Vrioni, traducteur fidèle de l'écrivain albanais de renommée internationale, Ismail Kadaré, traduira l'expression « *të të rrojnë* » en français «-Puissent-ils avoir longue vie ! » dans le dialogue suivant :

**Original en albanais** :
-Ke grua, fëmijë ?- pyeti përsëri plaku
-Po, jam i martuar, -tha generali-dhe kam dy fëmijë
- Të të rrojnë ! [Kadaré :1990, 192]

**Traduction en français :**

- Tu as une femme, des enfants ? l'interrogea de nouveau le vieux
- Oui, je suis marié et j'ai deux enfants.
- Puissent-ils avoir longue vie ! (Kadaré, 1970 : 227)

Même si en français nous avons l'expression "Longue vie!" qui pourrait être considérée comme équivalente, elle n'est pas usitée dans des contextes comme celui décrit dans le dialogue, elle est très rare, et plutôt formelle. L'expression « Puissent-ils avoir longue vie ! » est un calque de l'albanais, qui apparait artificielle et surtout inappropriée, même dans le français de 1970, date de la publication en français de l'œuvre de Kadare.

Deux cas d'intraduisibles " par essence" sont intéressant à analyser toujours dans l'oeuvre d'Ismail Kadaré. Les mots comme "*besa*", écrit en français avec la graphie *"bessa*", *Kanun, Kulla,* que l'ont retrouve dans l'oeuvre *Avril brisé* de Kadaré (Kadare, 1982) sont gardés comme tel, importés sous sa forme orginale directement dans la langue d'accueil, ici en l'occurrence le français, sans modification morphologique. Ces mots sont fortement liés à l'identité culturelle albanaise et fortement enracinés au contexte historique et géographique, ils ont un lien profond et vital avec le peuple albanais, et se rapportent à son système juridique coutumier et à l'organisation de la vie des tribus albanaises pincipalement dans le Nord, dans les Hautes-Montagnes d'Albanie. Comme le souligne Guiseppina Turano : " *Avril brisé* est un texte qui incarne une identité linguistique et culturelle difficile à traduire car la terminologie qui y est utilisée ne trouve pas toujours son correspondant direct dans une autre langue, comme le sont les variantes de traduction dans les langues française et italienne." (Turano, 2019 : 172).

**Original en albanais**
Ndërmjetësit po shkojnë të kërkojnë besën njëzetekatërorëshe për Berishajt (Kadare, 2003 : 15)
**Traduction en français**
Les médiateurs vont solliciter la bessa (Kadare, 1982 : 14)

**Original en albanais**
(…) për një katund besëshkelës në një krahinë të largët (Kadare, 2003 : 42)
**Traduction en français**
(…) d'un village lointain qui avait violé la bessa (Kadare, 1982 : 48)

**Original en albanais**
Mikun e prerë në besë (Kadare, 2003 : 42)
**Traduction en français**
la trahison de l'hôte lié par la bessa (Kadare, 1982 : 47)

Le traducteur n'ayant pas trouvé d'équivalence satisfaisante pour la traduction de ces mots, confére ainsi à ces institutions une dimension "unique" et originale. Pour expliquer sa décision d'utiliser ces emprunts linguistiques le traducteur Vrioni ajoutera une note en bas de page, pour le mot *Bessa*: « Notion fondamentale du code moral de l'Albanais. Foi, protection jurée, respect de la parole donnée." (Kadare, 1982: 11).

Un autre mot qui sera emprunté tel quel, sans aucune modification, est le mot *Kanun,* dans la même œuvre, *Avril Brisé*

**Original en albanais**
Kanuni e parashikonte tronditjen nga vrasja dhe e lejonte të porositje kalimtarët për të bërë atë që ti nuk e kishte bërë dot. (Kadare, 2003 : 12).
**Traduction en français**
Le Kanun prévoyait l'état de choc dans lequel son acte pouvait plonger le meurtrier et permettait que des gens de passage fissent ce que lui-même n'avait pas fait (Kadare, 1982 : 11).

Une note en bas de page explique le terme *Kanun : » Code, recueil de règles de droit coutumier* » (Kadare, 1982 :11). Mais Turano est critique devant cette note : "Cette note, bien qu'approximative, présente d'importantes lacunes car elle ne saisit pas l'ensemble des questions abordées dans *le Kanun,* dont les articles et les clauses prévoient et réglementent tous les aspects de la vie sociale albanaise, et en particulier celle des montagnards. Le définir simplement et uniquement comme un recueil des coutumes et des traditions des montagnards est une vérité partielle, car *le Kanun* reste une œuvre monumentale qui englobe en elle-même les qualités fondamentales de l'esprit albanais, telles que l'honneur, la foi, la virilité, l'hospitalité, etc . » (Turano, 2019 : 172).

Nous noterons pour appuyer la décision du traducteur de garder les mots en original, que dans sa traduction du code coutumier albanais, Christian Gut gardera le mot original Kanun (Gut, 2001).

**Conclusion**

Cet article a montré les difficultés que peut présenter la traduction littéraire lorsqu'elle est confrontée à la question culturelle, notamment la traduction des titres, un aspect moins étudié par la science de la traduction ou traductologie.

Les plus grandes difficultés qui surviennent, que ce soit dans la traduction des titres ou de mots, et même de passages entiers dans le texte sont souvent liées à la traduction d'expressions, de concepts ou d'institutions liés à la culture intrinsèque d'un peuple, à son histoire et à sa culture, aux traditions et aux coutumes du pays. Si le traducteur doit très bien connaitre les langues (d'origine et d'arrivée), il doit aussi très bien connaitre les cultures des pays d'origines des œuvres qu'il traduit.
Nous avons vu qu'il existe des cas d'intraduisibilité absolue, même s'ils sont rares. Seule une note en bas de page peut « sauver « la traduction ». Et le traducteur devra faire le deuil de cette perte absolue, selon l'expression de Paul Ricoeur. (Ricoeur, 2004). Mais nous avons vu aussi que ces notes en bas de page ne rendent pas toute la puissance du mot original comme pour le mot « *spook* » et sa connotation raciste dans l'œuvre *La tache* de Philipp Roth ou comme pour le mot « *Bessa »* et ses nombreuses significations comme la parole donnée, la protection et la trêve dans l'œuvre *Avril brisé* d'Ismail Kadare.

Malgré les difficultés rencontrées au cours du processus de traduction, difficultées liées au contexte linguistique et culturel, les traducteurs auront su transmettre d'une culture à l'autre un monde, un contexte, un esprit, un patrimoine, une mémoire collective soit par les emprunts linguistiques, soit par les adaptations, soit, certainement à leur grand regret, par des notes en bas de pages, montrant ainsi que malgré d'importants problèmes théoriques et pratiques, la traduction littéraire sert de pont entre les cultures.

Le traducteur n'a peut-être pas de solution définitive, ni la bonne, s'il y a une bonne solution, mais c'est son choix, une liberté que lui permet la fidélité, dans l'impossibilité de résoudre le problème de l'intraduisible et de choisir un sens dans l'ambiguïté de la phrase ou du titre.

**Bibliographic references**


Ballard, M. (2001). Le nom propre en traduction, Gap et Paris, Ophrys, ISBN : 2-7080-0990-7

Bassnett, S., & Lefevere, A**. (**1990). Translation, History and Culture, London Printer Publishers, ISBN-10 : 0861871006

Cachin, M.-F. (2006). « À la recherche du titre perdu », Palimpsestes [En ligne], Hors-série | mis en ligne le 01 septembre 2008, consulté le 09 mars 2020. URL : http://journals.openedition.org/palimpsestes/410 ; DOI

Dénès, J. (2017) Une poule sur un mur, Michalon Editeur, ISBN : 978-2-84286-863-6

Duras, M. (1965), rééd.(2024). Le Square, Gallimard, Paris, ISBN 978-2-07-308281-7

Eco, U. (2006). Të thuash gati të njejtën gjë, Dituria, ISBN 978-99927-59-93-3

Fisher, J. (1984). « Entitling », in « Critical Enquiry » 11, 2,

Gambier, H., (2008).”Traduire l'autre » dans Éla. https://shs.cairn.info/revue-ela-2008-2?lang=fr

Genette, G. (1987). Seuils. Paris, Seuil, ISBN 2-02-052641-7

Grivel, Ch. (1973). Production de l'intérêt romanesque. Un état du texte (1870–1880). Un essai de constitution de sa théorie. La Haye-Paris: Mouton. ISBN-9027933197

Le Kanun de Lekë Dukagjini. |(2001), Trad.Christian Gut, DukagjiniPublishing House, Peja

Hoek, L. H. (1981). La marque du titre. Dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle. Mouton. ISBN 3110822784

Jakobson, R. (1959). On Linguistic Aspects of Translation, Harvard University Press, Cambridge.

Kadare, I.(1970). Le général de l'armée morte, Albin Michel, Paris. ISBN 2-226-01759-3

Kadare, I. (1982). Avril brisé, Fayard, Paris, ISBN 2213011095

Kadare, I. (1990). Gjenerali i Ushtrisë së vdekur, Rilindja, CIP-891.983-31

Kadare, I. (2003). Prilli i thyer, Onufri, ISBN 99927-53-50-1

Katsiki, S. (2000). L'échange votif en français et en grec : l'exemple de la fête du nom, in V. Traverso, Perspectives interculturelles sur l'intéraction, Lyons, PUL.
https://www.academia.edu/11873788/L%C3%A9change_votif_en_fran%C3%A7ais_et_en_grec_lexemple_de_la_f%C3%AAte_du_nom_

Modiano, P. (1968). (réed.2015). La Place de l'étoile, Gallimard, Paris, ISBN-10 : 2070272133

Modiano,P. (1993). Chien de Printemps, Seuil, Paris, ISBN- 2-02-012897-7

Modiano, P. (2015). Qeni i Pranverës. trad.Izet Sylaj.Ed.Buzuku, Prishtinë, ISBN 978-9951-08-198-6

Modiano, P. (2016). Vendi i Yllit. trad. Masar Stavileci, Ed. Buzuku, Prishtinë, ISBN: 9789951082303

Nord, Ch. (1991). Text Analysis in Translation. Theory, Method, and Didactic Application of a Model for Translation-Oriented text Analysis, translated from German by Christiane Nord and and Penelope Sparrow. Amsterdam/Atlanta GA: Rodopi,. 250 . ISBN 90-5183-311.

Ricoeur, P. (2004). Sur la traduction. Paris: Bayard. ISBN-10 : 2227473673.

Roth, Ph. (2000). La tache. Paris : Gallimard. ISBN 2-07-031593-2

Turano, Gj. (2019). “Përkthimi ndërkulturor. Problemi i marrëdhënies me alteritetin: rasti i romanit “Prilli i thyer” i Ismail Kadaresë in Shejzat, 1-2.

Vlakhov, S., & Florin, S. (1980). Untranslatable in translation. Moscow: International Relations, 343 .

**Online**
http://wikimapia.org/20760/sq/Sheshi-Sharl-de-Gol-Sheshi-i-Yllit
http://culturalstudiesnow.blogspot.com/2011/10/roman-jakobson-on-linguistic-aspects-of.html
https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/place/61263
Lost in Translation_ What the First Line of "The Stranger" Should Be _ The New Yorker.html

*Words: 5159*
*Characters: 32 417 (18 standard pages)*

Prof. ass. dr. Nerimane Kamberi
Universiteti i Prishtinës
rr.Xhorxh Bush, nr.31
10000 Prishtina
Kosovo
nerimane.kamberi@uni-pr.edu
ORCID: 0000-0002-6295-6169

Ass.Krenare Luma
Universiteti i Prishtinës
rr.Xhorxh Bush, nr.31
10000 Prishtina
Kosovo
krenare.luma@uni-pr.edu
ORCID: 0009-0004-9846-8521